

Figurines de verre et d'émaux de Nevers

LE NIVERNAIS, RÉGION VERRIÈRE AU MOYEN ÂGE, CONNAÎT UNE LONGUE PÉRIODE DE TORPEUR, SECOUÉE SPORADIQUEMENT PAR L'ARRIVÉE D'ÉTRANGERS AU PAYS, COMME DES PICARDS, VERRIERS DE GRAND VERRE (VERRE PLAT), ET DES LANGUEDOCIENS, VERRIERS DE MENU VERRE (GOBELETERIE). À LA FIN DU 15^{ÈME} SIÈCLE, SE DESSINE UN CERTAIN RENOUVEAU AVEC UNE TENDANCE GÉNÉRALE VERS DES CRÉATIONS PLUS RECHERCHÉES ET PLUS EXIGEANTES. LES "REINES ITALIENNES" (CATHERINE ET MARIE DE MÉDICIS) VONT JOUER EN EFFET, AU 16^{ÈME} SIÈCLE, UN RÔLE IMPORTANT DANS

L'ESSOR DES VERRERIES DU POITOU ET DU VAL DE LOIRE. MAIS IL EST DIFFICILE DE SAVOIR SI LES VERRES HAUTEMENT COLORÉS D'ÉMAIL QUE L'ON TROUVE DANS LA RÉGION SONT IMPORTÉS D'ITALIE OU EXÉCUTÉS EN FRANCE, PAR DES VERRIERS VENUS D'ITALIE.

LE MARIAGE D'HENRIETTE DE CLÈVES, FILLE DU DUC DE NEVERS, AVEC LOUIS DE GONZAGUE, SEIGNEUR DU MONTFERRAT, OÙ SE SITUE LA VILLE D'ALTARE, VA ÊTRE DÉCISIF. EN 1565 GONZAGUE, SÉDUIT PAR LE NIVERNAIS, DÉCIDE D'Y RÉSIDER. IL Y INSTALLE SES FAÏENCIERS ET SES VERRIERS ALTARISTES.

Nivernais, area of glass making during the Middle Ages, knows a long period of torpor, shaken sporadically by the arrival of foreign people in the country. In 1565, following his marriage with Henriette de Clèves (daughter of the duke of Nevers) Louis de Gonzague, lord of Montferrat (where the Italian city of Altare is located) is attracted by Nivernais. He installs there his faïence manufacturers and his glass-makers, specialists in the "lamp working". Those will produce small enamel figures, sometimes profane but generally religious. A pleasant tradition which will last until the 18th century.



Historienne d'art, expert en verrerie ancienne et cristallerie, auteur de *Verres d'usage et de prestige, France 1500-1800* (Éditions de l'Amateur), Jacqueline Bellanger nous entraîne dans le monde ludique des figurines de Nevers, de plus en plus rares sur le marché des objets d'art.

Contrairement aux Vénitiens qui ne doivent ni partir ni trahir le "secret", les Altaristes sont nobles et forment depuis 1495 une corporation, administrée par les "magnifiques Consuls", auxquels on doit s'adresser pour obtenir, moyennant rétribution, le droit de se déplacer pour allumer des fours, et même engager des ouvriers reconnus.

Ne sont admis dans la corporation que les fils de Maîtres. Ils se transmettent leurs procédés secrets, concluent mariages et associations, et vont se ressourcer à Altare où ils versent une redevance à la corporation.

C'est donc de façon parfaitement légale que les Altaristes émigrent, et que Nevers devient leur principal relais à partir duquel, au 17^{ÈME}

siècle, ils essaient dans toute la France. Cependant, au 16^{ÈME} siècle, ils ne travaillent qu'entre eux et refusent les élèves français. Durant tout ce 16^{ÈME} siècle, les Altaristes installés à Nevers se consacrent aux travaux délicats des verres de fantaisie. En 1597, Henri IV insiste sur leur réputation de perfection : il s'agit, dit-il, "d'ouvrages de verre [...] et d'émail de très grande qualité". Il octroie alors à un certain nombre de ces verriers des titres de noblesse, la naturalisation, la francisation des noms. C'est donc seulement à la charnière du 17^{ÈME} siècle qu'une partie de la main-d'œuvre italienne, naturalisée, accueille des élèves, assistants, puis associés français de souche, et leur livre peu à peu ses secrets.



Comme beaucoup de figurines, Saint-Eloi tient dans une main. © C.save



Faucon au poing, ce jeune élégant aux jambes nues et bottes souples a fière allure. Pièce Régence attribuée à Raux, Maître émailleur nivernais. H : 16cm. Coll. J. Loynel d'Estries. © Musée Municipal F. Blandin de Nevers, cliché S. Nesly.



Les Quatre Saisons.
Le charme des personnages, réalisés avec autant d'esprit que de délicatesse, évoque une création néo-classique. Coll. Weigert. © C. Save.

Ci-dessous. Bergère en tenue de pèlerinage. Verre opaque blanc, 18ème siècle. H : 17,7cm. © Musée Municipal F. Blandin de Nevers, cliché S. Nesly.



Mais, surtout, Henri IV a accordé aux verriers, le privilège de vastes monopoles, dont celui de la Loire, pour une durée théoriquement limitée à 10 ou 30 ans, mais dont la plupart ont duré un siècle au moins.

Le monopole de la Loire, est créé et exercé par Nevers. A l'origine, il s'étend à vingt lieues autour de la ville et ses principaux animateurs sont Sarolde (Saroldi) et Horatio Ponti. En 1647, la verrerie passe entre les mains de Castellano (Castellan) auquel Mazarin a concédé un monopole de 30 ans pour la fourniture des villes situées sur la Loire et ses affluents de Nevers à Poitiers.

C'est la verrerie de Castellano qui fournit alors la matière première aux émailleurs de Nevers.

Castellan est le dernier titulaire du monopole de la Loire incluant à la fois Nevers et Orléans. En effet, lorsque son neveu, Bernardo Perrotto

revient d'un stage en Belgique (chez les Bonhomme), il manifeste de tels dons que son oncle partage le monopole en deux, offrant Orléans à Bernardo qui, naturalisé, devient Bernard Perrot.

A l'origine, les Italiens ont amené avec eux des spécialistes du "travail à la lampe" produisant notamment des "figulines" (figurines) d'émail. Ce sont des petits sujets, parfois profanes mais le plus souvent "aimablement religieux".

On trouve par la suite la trace et le nom d'un grand nombre d'émailleurs. Cinquante-deux familles au moins, dont la plupart ont été formées par de "grands Italiens".

On parle souvent de "nids d'émailleurs" car, en dehors des spécialistes, certains paysans locaux travaillent également l'émail pendant la saison d'hiver.

Durant tout le 17ème siècle, de très nombreux nids d'émailleurs, se situent à Nevers,

à La Charité et alentour. Au 18ème siècle, il semble qu'ils aient été regroupés différemment, ce qui fait parfois dire, à tort, qu'il y en avait moins.

C'est vers le milieu du 17ème siècle qu'à Nevers, l'Hôtel de la Verrerie donne à son quartier le nom sans équivoque de "petit Muran (Murano) de Venise". Les nids d'émailleurs se regroupent autour des magasins de vente et de la maison de la Poste. On fournit à cette foule d'artisans, en plus de l'émail, du girasol qui est la matière première des perles.

A la fin du 18ème siècle, Diderot considère que l'art d'employer l'émail à la lampe est "l'un des arts le plus agréable et le plus amusant [qu'il] connaisse."

En 1800, il y a encore à Nevers et à La Charité d'importants nids d'émailleurs. Et, au 19ème siècle, il est toujours question de "verres filés".

Le travail à la lampe est généralement réalisé à partir de matière brute, qui se présente sous forme de tubes, de baguettes ou de pains. Elle est livrée par des verreries importantes à de plus petites verreries, ou même aux travailleurs à domicile.

Les Altaristes ont importé leur savoir-faire et, en effet, au 16ème siècle, la matière première vient d'Italie. Au 17ème, on en fabrique à Nantes, à Angers, à Poitiers, à Saint Germain et à Nevers. Au 18ème siècle, le "verre pour émailleurs" est produit en Aunis et en Saintonge (La Font), en région rouennaise (1785 Petit Quevilly), à Saumur et dans la région

parisienne où s'impose un grand centre de "verre filé" - expression impropre devenue courante- les producteurs de matière première sont Chaillot (1725) et Sèvres (1782).

On ne peut travailler à la lampe que des baguettes ou des pains d'émail (verre opaque contenant de l'oxyde d'étain ou de l'acide arsénieux) qui cuisent à une température maximum de 600°C. Seul un verre à basse température de fusion est compatible avec l'armature métallique des figurines.

Les analyses du verre montrent qu'il s'agit de silicates alcalins, le plus souvent mixtes, à la fois sodiques et potassiques. On distingue trois familles :

- le verre turquoise est un silicate mixte, sodique et potassique (environ 9% de Na_2O et de K_2O)
- le verre émeraude translucide est un silicate potassique (environ 20% de K_2O et moins de 1% de Na_2O)
- les verres vert opaque, blanc opaque, et incolore sont des silicates mixtes mais plus chargés en potassium (entre 8 et 10% de K_2O et entre 4 et 6% de Na_2O)

Il y a trois types de travail à la lampe : l'étirage qui produit des fils et filets servant au décor des pièces, la fabrication de perles pour les pater-nostriers (fabricants de chapelets) et les bijoux, la production des bibelots et figulines, exécutés à domicile ou dans des ateliers spécialisés, qui relève de la technique du modelage.

L'étirage est une technique très particulière : à partir de

tubes creux soufflés, assez minces pour devenir malléables par simple approche d'une lampe à huile en métal, posée sur une table dont la flamme est entretenue par un petit soufflet à double vent, activée par l'émailleur grâce à une pédale manœuvrée au pied. "La seule lampe d'émailleur qui

subsiste, semble-t-il, est une copie en faïence blanche de Nevers exécutée au 19^{ème} siècle".

Le travail est généralement effectué dans de très mauvaises conditions. Le métier est dit "destructeur". Les officiers de police ne s'en préoccupent pas et les artisans verriers opèrent dans de "vulga-

*Rétable du Théâtre de la Reine à Versailles. Pièce somptueusement composée. La boîte est utilisée par la Bibliothèque Nationale
© Musée Municipal F. Blandin de Nevers, cliché S. Nesly.*





Boîte-tableau. Jeux et divertissements figurant une fête païenne dans un décor de grottes en coquillages. A noter, l'ornementation élégante et typiquement Louis XVI de la fontaine verte.
Coll. J. Loynel d'Estries.
© C. Save



ires caves" dont la lampe est le seul éclairage

" Le fileur se saisit d'un tube mince, approche une extrémité de la lampe, se saisit de cette extrémité avec une pince et étire le tout en un fil très mince d'environ un mètre. L'autre extrémité du tube est fixée à une roue en tôle soumise à un mouvement rapide. On emmagasine ainsi des fils très fins de toutes couleurs."

Aussi mince soit le fil, il est toujours creux.

En poursuivant l'étirage à partir du fil de verre ainsi obtenu, on obtient des filaments qui aboutissent à la production de fibre de verre (dont on dit qu'elle était déjà connue des Égyptiens et des Romains).

"On a utilisé de tels fils comme textiles, pour les aigrettes ou même pour des perruques."

Quand il s'agit d'étirer des éléments plus épais, deux ouvriers fixent un outil en fer à une paraison en fusion. Ils marchent, ou courent en

sens opposé, jusqu'à ce que le verre ait le diamètre prévu, tout en restant assez chaud pour être façonné (verres à serpents ou fil des corbeilles liégeoises).

Les perles sont travaillées sur le même principe, les tubes étirés sont alors découpés en segments aux dimensions souhaitées et, ensuite, arrondies au sable.

La production de figulines et de bibelots est très ancienne puisqu'on cite la réalisation d'un jeu d'échec complet, par des verriers altaristes à Chambarraud, en Isère au 14^{ème} siècle.

Si l'appellation "verres de Nevers" est aujourd'hui l'appellation courante pour ces objets en dépit de l'existence d'ateliers spécialisés à Saumur (Limbourg vers 1827), à Paris (Gibon autour de 1825/1830), à Marseille même... C'est que la majorité des créations n'a pas de caractère assez particulier pour permettre de distinguer entre les différents centres de

fabrication et, qu'en plus, ils ne portent pas de signature. Mais c'est surtout parce que Nevers fut à l'origine de la production et de loin, pendant trois siècles, le centre le plus important (le célèbre Haly 1771). C'est le nom italien d'ars encaustica qui désigne, dès le 16^{ème} siècle, le travail des émailleurs nivernais.

Le soufflage est le travail le plus facile et le plus connu. On l'utilise pour les fleurs - le meilleur usage- mais aussi pour certains animaux. Le corps des animaux est ainsi créé à partir d'un tube dont on ferme l'une des extrémités et dans lequel on souffle pour former une bulle, que l'on distend et façonne.

"Les figulines soufflées sont rares et peu réussies."

Le travail en baguettes est réservé aux surfaces planes des décors.

Le modelage est la technique la plus sûre, la plus souple, la plus élaborée. On peut modeler sur un noyau plein,



Rétable de l'Adoration des Mages. Une profusion de personnages saisis dans leurs activités quotidiennes est à découvrir avec enchantement. Coll. J. Loynel d'Estries. © C. Save



De g. à d. **La Fuite en Egypte.** Les sujets en verre émaillé sont installés sur une terrasse en forme de temple. H : 23,3 cm (époque 18ème). Coll. Weigert. **Saint-Antoine du Désert, et son cochon...** **Pèlerin de Saint-Jacques** qui porte ses coquilles autour du cou. H : 18 cm. (époque 18ème). Coll. J. Loynel d'Estries. © Musée Municipal F. Blandin de Nevers, cliché S. Nesly.





Deux amoureux à la fontaine. Charmant sujet réalisé au début du 19ème siècle avec des baguettes de verre et un décor de perles enfilées. Coll. Weigert. © C. Save.

sur un noyau creux ou sur un noyau massif.

Sur un noyau plein, l'utilisation d'une armature métallique est impérative. Elle se compose de deux métaux : une potence en fer et de fins fils de cuivre, chaque fil de fer était enrobé séparément par des tubes de verre armé, puis soudé aux autres pour former le corps du personnage. Les fils de cuivre sont enchevêtrés autour de la potence et situés au centre du personnage, mêlés à du verre incolore ou à de la pâte de verre brun foncé. C'est cet ensemble, qui forme le support du verre coloré. Une fois la partie centrale façonnée, l'émailleur agrémente son sujet de baguettes pour travailler finitions et détails, à la pince.

Sur un noyau creux on utilise une armature en métal léger chiffonné en forme (clinquant), ou une doublure en baguettes de verre, ou bien encore (pour les vêtements flottants) du fil de cuivre et du verre filé vermiculé.

Sur un noyau massif on travaille par modelage direct sur une légère armature en métal. Un noyau massif, est utilisé pour les toutes petites

figures ou les membres des figures. Certains éléments, comme la coiffure, sont alors rapportés.

Mais il faut ajouter au modelage des dons de coloriste, le goût du détail, la connaissance des symboles et le sens des accessoires.

Une fois réalisé le modelage de base, la pièce doit être remise au feu et remodelée à chaque changement de couleur. Il semblerait donc souhaitable, pour la qualité, d'avoir peu de couleurs... Pourtant, jusqu'à douze couleurs différentes peuvent être présentes dans un même personnage.

On utilise des coloris spéciaux pour les chairs, les cheveux... Les étoffes peuvent être rehaussées d'or ou d'émaux... Les bijoux sont simulés par des émaux transparents... Les pelages et les fourrures sont également en verre frisé, réalisé par étirage de baguettes ondulées, utilisées seules ou soudées entre elles. Du verre étiré et bouclé figure également la laine des moutons dans les crèches nivernaises des 17 et 18ème siècles.

A l'extrême fin du 18ème

Au musée de Nevers

La très importante -et très exceptionnelle- collection de figulines de verre et d'émaux dits de Nevers de Jean Loynel d' Estries, décédé en 1995, a été léguée au Musée de Nevers.

C'était le lieu rêvé pour un tel ensemble groupant crèches et paradis, pièces d'émail, figures de dévotions, retables, groupes mythologiques et symboliques, sujets traditionnels religieux, profanes, ou simplement évocateurs du quotidien.

La collection ainsi réunie par Jean Loynel, grand amateur d'art, est demeurée complètement inconnue du public.

Le Musée de Nevers, actuellement en travaux, la présentera lors de sa réouverture que la revue "Verre" signalera en son temps..

siècle, pour les objets "architecturaux", sont employées des baguettes étirées et torsadées, qui suivent des dessins variés, dans des coloris très nombreux, opaques et transparents.

Au début du 19^{ème} siècle, pendules et même reliquaires, sont décorés de baguettes droites ou enroulées.

Dès l'origine, la production des "paradis", des crèches et des figulines isolées, particulièrement diversifiée, acquiert une grande renommée et connaît une très grande vogue. En évoluant avec le temps, sa réputation s'étend plus encore.

Les ecclésiastiques achètent des crèches et des paradis pour orner églises et chapelles. Les couvents se fournissent en éléments divers grâce auxquels ils réalisent eux-mêmes crèches et paradis dont ils font commerce.

Les amateurs de passage,



achètent sur place des "souvenirs" religieux ou profanes, vendus quelquefois par des émailleurs aubergistes...

Au 18^{ème} siècle, les souvenirs se feront de moins en moins religieux, et les sujets de plus en plus souriants... Parfois même légers, dans l'esprit et le ton de l'époque n

J.B.



De g. à d.. *Saint-Eloi*, patron des orfèvres, évêque de Noyon et conseiller de Dagobert. Art italo-nivernais, 1^{ère} moitié du 17^{ème} siècle. Remarquer la beauté des émaux (chaîne d'or, broderies de l'aube). Visage en émail rose, yeux rapportés. *Pomone*, grande déesse d'époque Louis XIV, série des "Faux Dieux", période italo-nivernaise. Sujet de niche de cabinet, à personnages mythologiques. *Roi Mage en adoration*. Le socle est inusité. Ci-dessous. *Le baptême du Christ*, pièce du 17^{ème} siècle, typique d'Estienne Fauquier, émailleur-aubergiste à l'Hôtel du Logis. Jésus (H : 22 cm) à les pieds dans le Jourdain. Saint-Jean Baptiste s'appuie sur un bâton pastoral. Coll. J. Loynel d'Estries. © C. Save.

BIBLIOGRAPHIE

James Barrelet : *La verrerie en France de l'époque gallo romaine à nos jours*. Larousse, juillet 1934

Le verre filé à propos d'une crèche. Cahier de la céramique du verre et des arts du feu, N° 20, 1960.

Jacqueline Bellanger : *Verres d'usage et de prestige, France 1500-1800*. Éditions de l'Amateur 1988

B. Bringuier : Conservateur du musée municipal de Nevers 4^{ème} trimestre 1982

B. Bringuier et G. François : Conservateur des musées de la Nièvre.

Musée municipal de Nevers, 1973
Jeannine Dumesnil : *A Paris, place Furstemberg*. L'Oeil, n° 130, 1965

Paul Lombard : *Répertoire des verreries du département du Var*, 1961

Anselmo Malarini : *L'Arte Vetraria altarese. Bachetta Albenga*, 1995

Mathieu Planchon : *Notes sur le verre filé*. Société des antiquaires du Centre, Bourges 1913

Colette Save : *Les verres filés de Nevers*. L'Estampille, n° 5, 1969

A-E Theuerkauf : *Verres vénitiens de Veste Cobourg Liederwald*, Lucas Verlag, 1944, pages 539 et sq.

Annie Volka : *Techné*, vol 6, pages 99 à 102, 1997

La collection Loynel d'Estries. Connaissance des Arts, n° 471, mai 1991, page 74

